

ANTHONY BACCHETTA

À LA RECHERCHE  
DU TEMPS ~~PERDU~~,  
GAGNÉ !

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

....

....

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042525293

Dépôt légal : avril 2026

« ... Si souvent un amour meurt,  
c'est que l'on n'a pas fait pour le conserver,  
tout ce que l'on avait fait pour l'inspirer... »

Alfred de Musset



# 1

## La maison de Mathilde

*23 h, 13 juillet 2020*

Dans sa Coccinelle *Split* blanche aux ailes noires de ,1951 Mathilde serpente entre les vignobles des coteaux de Monbazillac. La capote du cabriolet ouverte à fond ,elle vole comme une hirondelle à pleins poumons ces quelques instants semblables à un souffle de liberté.

Il y a dans cet air ambiant, comme un régime oppressant du Covid-19 qui tourbillonne tel un vortex dans toutes les têtes humaines.

Sur les collines de sémillon jaunies par les faisceaux de ces phares anciens, elle débraye la quatrième et accélère par ces petites routes, sillonne des raccourcis tortillants qu'elle emprunte par peur de croiser une chevauchée frénétique de gendarmes en alerte maximale.

À l'aide de son frein moteur, elle laisse filer sa voilure de collection dans la pente des vignes Parenchère.

On l'entend jusqu'en dans la plaine. Loin d'être discrète, son moteur 4 cylindres à plat pétarade sur 3 temps ternaires, style Jazz comme une vieille moto Norton.

C'est accompagnée de ce bruit si singulier qu'elle contourne les immenses cèdres de ce domaine, pour apercevoir enfin le Château aux paratonnerres ornés de ses deux fidèles dragons.

\*

*Des effigies militaires, stigmates d'une commanderie napoléonienne, base arrière de la cavalerie des dragonniers. Une sorte d'équipée sauvage. Des barbares équestres volant sur des*

*troupeaux d'hommes à terre, à la manière de reptiles ailés aux serres affamées. Armés de leurs sabres tranchants comme des rasoirs, ces guerriers décapitaient toute forme d'infanterie, le tout, lancés à la vitesse d'un cheval au triple galop. Souvenir d'un autre siècle, la guerre d'Espagne et du général Subervie, sous prise d'empire.*

\*

À peine le temps de perdre son élan sur ce petit plat de route, qu'elle remonte comme un avion les 10 % d'inclinaison, avec ce son si caractéristique que ces moteurs Volkswagen-Porsche produisent.

Arrivée dans le bourg, elle le traverse de part en part et tourne lentement à droite pour rentrer dans sa petite cour, devanture de cette ancienne école à la sortie du village de Razac de Sausssignac.

Elle referme le portail où il y a 50 ans jouaient filles et garçons aux heures de récréations, où il y a 50 ans, le samedi 14 juillet 1970, Mathilde venait au monde non loin d'ici, à Bergerac.

Elle vit seule dans cette demeure qui borde la route de ce petit hameau de Dordogne.

Elle entre, passe par la cuisine, et chauffe un peu d'eau pour une dernière tasse de tisane à la mélisse et de verveine infusée.

Elle allume une spirale antimoustique à la citronnelle, un geste par habitude, c'est un tic, comme un héritage offert par sa maman.

Elle monte par ce bel escalier de chêne en colimaçon.

À l'étage, il y a sa chambre, et une seconde qui est vide, c'était celle de sa mère, Marie, qui est partie il y a peu. Elle l'a accompagnée ces trois ans passés sur une chimiothérapie intensive, mais le cancer a fini par la prendre en mars.

Des affaires sont restées sur une étagère, rappelant quelques souvenirs, dont des cartons entiers de spirales antimoustiques que collectionnait sa maman.

Au passage, elle en profite pour glisser sous son coude, un manuscrit ayant appartenu à Marie, où sur la couverture, il est écrit ;

« À la recherche du temps ~~perdu~~, gagné ! »

*L'histoire de Marie et Antoine, les deux êtres les plus attachants du monde ! »*

Sa mère le lui avait laissé au milieu de ses vinyles d'époque devenus silencieux, faute d'ampli et de platine pour les écouter.

Janis, John, Jimi, Freddy, Joan, Mick, Robert et Jim étaient devenus muets et surtout parce que Mathilde n'aimait que Patrick Bruel.

La troisième pièce est son antre d'artiste, une chambre transformée en atelier, orientée plein nord. Parce que Mathilde aime peindre. La lumière y est parfaite, neutre, uniforme et douce, contrairement au sud, où le soleil du Périgord pourpre est parfois torride et rempli d'ombres pour ses productions à l'huile.

Mathilde est une peintre reconnue, elle expose dans le monde entier, son domaine de prédilection est l'estampe, un procédé ancestral. C'est là, qu'elle allonge son homme en noir, au milieu d'un champ, d'une ruine ou d'une terrasse d'un café en Sicile.

Son homme en noir est l'image projetée de son père qu'elle n'a jamais connu. Décédé à sa naissance.

Alors elle l'imagine dans ses décors intérieurs, dans ses peurs du noir, cette silhouette qui se tient près d'elle, dans des cartes postales, des fenêtres du monde où la moitié de ce qu'elle est aujourd'hui pourrait voyager.

C'est hier, pour la première fois, qu'elle l'a dépeint d'une façon nouvelle. Son homme en noir était l'ombre de lui-même, sous un soleil de minuit, une silhouette qui marche à la manière de son créateur, Alberto Giacometti, sur un plateau, puis une montagne, un glacier où une terre fertile.

« L'homme en noir » est sa muse.

Un synonyme de ce terme au masculin n'a pas d'équivalent, alors cet homme qui s'amuse d'elle sans le savoir, ni même le vouloir, c'est lui.

Demain, nous serons le 14 juillet, Mathilde aura une année de plus, la cinquantaine, mais rien n'est prévu, aucune fête, aucune réjouissance pour cet âge qu'elle souhaite garder, secret. Elle préférera peindre, poursuivre le début de cette nouvelle série, la genèse d'une création, comme un présent.

Arrivée dans sa chambre, elle se déshabille, pose un genou sur sa couette, et curieuse de comprendre ce que recèle ce journal qu'elle venait de saisir sous son coude, elle s'allonge avec, et l'ouvre lentement.

Avec douceur, elle caresse la matière épaisse de ce papier d'époque. Jauni par les années, à l'image des collines dans les phares de sa Coccinelle, Mathilde, dans un premier temps, observe les rides de ces feuillets, puis la calligraphie de sa maman qui est appliquée. Elle débute par ce titre intrigant, et commence le prologue...

Elle lit encore quelques lignes, puis elle somnole, se déconcentre, lâche l'attention de sa lecture, s'évade en sursaut. Le regard dans le vide, elle rêve éveillée un instant, quitte son corps avec légèreté, et fait le bilan de sa journée.

Comme à l'accoutumée, c'est à cette heure avancée de la nuit, avant de trouver le sommeil profond que des pensées la traverse.

*... Demain il n'y aura pas de défilé, « il faut se réinventer et s'adapter aux circonstances, ce n'est pas une annulation mais une adaptation », dit le président... Est-ce que la crise du Covid va aggraver la faim dans le monde ?... Je n'ai toujours personne dans ma vie, est-ce que quelqu'un existe pour moi ?... Demain, 50 ans et toujours pas d'enfant... Si dans deux ans je fais un bébé, il aura 20 ans quand j'en aurai 72, est-ce bien raisonnable ?... Maman, j'espère que tu vas bien que tu n'as pas trop froid, tu me manques tellement, je t'aime, bonne nuit... Et toi Papa, comment as-tu disparu ?...*

\*

Il est 23 h 50.

Le temps est lourd, il fait encore chaud à cette saison, proche des 20 degrés. La fraîcheur des profondeurs de la rivière Dordogne remonte le long des coteaux chauffés à blanc par cet après-midi caniculaire. La légère baisse du Celsius se transpose aux températures élevées des brises de braises solaires encore en vie de cette fin journée.

Ce processus remonte l'inclinaison du temps comme le mécanisme d'une vieille horloge. À la lenteur des pentes douces de la colline, les contrepoids thermiques sont balancés, chassés

jusqu'à cette petite altitude d'une centaine de mètres. L'air chaud et humide finit par s'étouffer de lui-même. Exténués par cette fin de course effrénée, comme une finale au sprint, les coureurs d'air arrivent au sommet et finissent leur étape par se rafraîchir sur le plateau de Razac, dans un calme plat absolu.

Cette légère brisure chassera la chaleur moite de la nuit et c'est aux alentours de 4 ou 5 heures du matin, à l'aube, que les draps se remontent sur les corps tiédés, et comme une seconde peau, ils deviennent juste assez chauds pour une grasse matinée annonçant ce prochain jour de fête nationale, et d'un demi-siècle pour Mathilde.

Elle ne ferme pas les volets ni ses grandes fenêtres. Les sauterelles et les grillons font rage dehors comme un bal champêtre et les lucioles brillent de mille feux dans les prairies désertées par l'homme, grâce à cette parenthèse occasionnée par ce virus mortel.

Comme une période d'un nouveau monde, cette ère exceptionnelle est une aubaine pour les insectes et les animaux. En quelques semaines de confinement, la nature a repris le dessus, les rats des villes ont fui les métropoles chez leur voisin, les rats des champs.

Mathilde ressent le vent chaud qui vient de s'étouffer, un orage au loin gronde et fait taire par intermittence le concert des stridulations.

Un léger bruit rose prend place comme une berceuse dans les bras des épicéas d'en face. Le vent chuchote une dernière brise aux oreilles de Mathilde, le silence s'installe, ses yeux enlacent l'obscurité à peau de velours, l'orage à présent ronronne, les éclairs se retirent et s'éloignent comme des lueurs bleutées, ressemblant à des aurores boréales projetées sur ce ciel d'un noir profond, et la nuit douce, vient à elle.

Ses mouvements oculaires sous ses paupières maintenant fermées, tournent rapidement, annonçant le sommeil paradoxal. Il s'installe dans sa mémoire, Mathilde commence à rêver, le flash d'un premier songe débute et c'est dans cette ancienne cour d'école, au plain-pied de sa maison où elle se retrouve projetée.

Ses premières images sont composées d'un tableau où l'on distingue des filles qui jouent et des garçons volent autour d'elles comme des étourneaux. Sur le côté, des voiles blancs flottent au vent comme des drapeaux de paix, ce sont les serviettes, les draps et les nappes de cantine qui sèchent. Cette sensation est le souffle de la nuit qui se confond au subconscient du rêve qui s'ouvre en elle.

Puis, il y a des cases noires et blanches dessinées au sol, dans un pavé mosaïque. Cela ressemble étrangement à un jeu d'échecs géant, avec pour pièces comme déguisements ; chevaux, tours, pions, rois et reines et cachés en dessous, des enfants.

Mais il y a ce garçon qui dénote. Les mains dans le dos, il tourne en rond bêtement en traînant les pieds sur les graviers de la cour et crie à tout va en ressassant :

*« Il n'existe aucun traitement, aucun traitement, il n'existe aucun traitement, aucun traitement ! »*

Dérangée dans son rêve qui tourne légèrement au cauchemar, les battements du cœur de Mathilde s'accélèrent, comme s'ils suivaient le tempo de cet enfant. De plus en plus fort, à en user ses semelles, le garçon fait des cercles, il racle ses souliers comme des patins sans lame d'une patinoire sans glace. Le bruit agace Mathilde et son cœur accélère encore. Cette intrusion cérébrale refroidit cette nuit chaude, elle devient blanche comme si l'on ponçait un plateau de pierre calcaire, les frissons apparaissent.

Soudain le garçon décide de s'éloigner, le son de sa voix diminue jusqu'à ne plus l'entendre. Le cœur de Mathilde s'apaise, le petit enfant ne bouge plus, le dos tourné comme puni au fond de la cour, figé au coin, il disparaît du cauchemar et le rêve réapparaît.

Le sommeil de Mathilde reprend son souffle. Les battements de son cœur ralentissent, lentement ils diminuent d'intensité, à l'image du vent dans les branches séchées des arbres d'en face.